



NOI TRACII

BULETIN CIRCULAR TRACOLOGIC
al CENTRULUI DE STUDII ISTORICE DE LA VENETIA
Secretariatul de redactie: MILANO, via Larga 11

*Tracii sunt neamul cel mai numeros
și mai răspândit din lume, după cel al Indienilor [Herodot]*

DIRECTOR - FONDATOR: PROF. Dr. IOSIF CONST. DRAGAN REDACTOR: Prof. MANOIL HAIVAS

HISTOIRE DES ROUMAINS DE LA PENINSULE DES BALCANS PAR N. IORGA

(suite)

Les chefs des Roumains et des Albanais, eux-mêmes, paraissaient devoir entrer, par de pareils mariages princiers, que recherchaient les ambitions de tous les parvenus, dans cet ordre impérial, d'ancienne légitimité historique, remontant jusqu'à Michel I^{er}, l'«empereur» épiprote. Jean, fils de Pierre Liocha, qui mourut en 1374, épousa Irène, fille de Thomas Prélioub, et, lorsqu'un autre Roumain ayant des Albanais sous ses ordres, Jean Spatas, de la lignée des Boua, succéda au vieux Liocha, régnant comme «un homme courageux et splendide en tous ses actes, orné dans son actions et dans ses paroles et distingué par sa beauté physique», il devint, pour que ses attaques contre Ianina elle-même cessassent, le mari d'Hélène, soeur de Thomas.

Pendant tout ce temps Valaques et Albanais sont perpétuellement en mouvement. En septembre 1376, un Ghin, auquel on ajoute le nom roumain de Frate (frère), chercha, avec ses Malakasses, à se saisir de la capitale du prince Thomas. De son côté, Spatas, attaqué par le Grand-Maître de l'Ordre des Hospitaliers, Jean Fernandez de Hérédia, le vain-

quit et se saisit même de sa personne. Peu de temps après, les Malakasses se rendent maîtres de la forteresse de Ianina; après qu'ils en furent chassés, les Valaques eurent le nez coupé, de même que les quelques Bulgares, leurs auxiliaires (1378). A l'occasion d'une nouvelle incursion de Spatas, on découvre à Ianina la trahison d'un Roumain qui s'appelait Huhulița (de Huhulea). Parmi les châteaux mêlés à ses troubles, dans lesquels intervinrent aussi les premières bandes turques, celles de Chahim, qui combat contre les Massaraki, on rencontre le château de Crăciuniște — (Κροΐτσούνιστα). La ville, purement roumaine, de Metzovo apparaît, ayant à sa tête l'évêque Esaïe. Enfin parmi ces Roumains on doit ranger, non seulement ce Βογκόης, lisez: Văgăiu, qui essaya de recueillir l'héritage de Thomas, tué par les siens en 1385 - les sources grecques ironisent ce Serbe-Albanais-Bulgare et Valaque (Σερβοαρβανιτοβουλγαροβλάχος) mais aussi, peut-être, le gendre de Spatas, (Μυρσιμακατζάνος), Mirtsché le Makatschane (cf. le nom de Sarakatschanes, donné aujourd'hui aux Valaques grécisés).

Mais le nouveau prince d'Épire devait être un Italien, frère de la comtesse de Céphalonie, le despote Ésaü des Buondelmonti, dont la succession, après l'occupation passagère de Maurice Spatas, passa, en 1417, avec Arta elle-même, aux Tocco céphaloniens, Charles Ier, Charles II et les bâtards Memnon et Hercule.

Ghin, fils de Jean Spatas, essaya d'empêcher l'établissement de cet intrus, qui s'était créé des droits par son mariage avec l'«impératrice» Marie, à laquelle Thomas avait donné comme dot Véla, Drynopolis, Vagénétiá et «les Malakasses, jusqu'à leurs katounes». Par sa mère, Hélène, il se rattachait aux anciens maîtres de Ianina. Ésaü fut pris par son rival, près de Dibra, et les Vénitiens durent intervenir pour le délivrer (1399). Pour se concilier les voisins d'Arta, il avait dû épouser lui-même la fille de Spatas et donner sa fille à un des frères de Ghin. L'autre fils de Jean, Maurice Sgouro, avait hérité d'Arta en 1400. Un Paul Boua Spata céda en 1407 aux Vénitiens Lépante, qu'il occupait depuis sept ans; c'était encore un fils de Jean ou Ghin.

La *Kaisarissa*, la fille des Césars, celle qui s'était affublée de tous les titres byzantins, vivait encore dans la Valachie thessalienne alors que l'Épire était déchirée par ces désordres et ces concurrences nationales. Elle ne mourut qu'en 1395, après l'apparition des armées du Sultan dans la province et les premiers succès du redoutable chef turc Évrénos, qui fut cependant vaincu dans ces parages en 1396. Quant à son frère, l'incapable Jean, il était devenu depuis longtemps le moine Joasaph, probablement aux cou-

vents, célèbres, des Météora; cependant il s'intitulait Jean Ouroche Paléologue, et on lui accordait encore la qualification de «très saint empereur». Parmi ces chefs de la Valachie, αὐθεντεύοντες τὴν Βλαχίαν, on trouve enfin un Alexis l'Ange, qui scelle, non plus de cire rouge, mais de cire verte. Ils gouvernent, en dehors des «nomades» autonomes dont parle Cantacuzène, ces Valaques «sans roi».

LA DIASPORA ROUMAINE DANS LES BALCANS

Dans cette Thessalie même, qui avait selon le témoignage de Kékauménos, dès le onzième siècle, des laboureurs recueillant leurs récoltes au mois de juin, on constate à cette époque, par les diplômes de ces Slaves grécisés et ayant du sang princier grec dans leurs veines, des parrèques d'origine roumaine -comme ceux de l'Athos- un Craciun, un Dobrila, un Calota. Un skite s'appelait: de St. Jean Bunila (Μπουνίλα). En outre, il y avait aussi des stratiotes, soldats possédant des terres libres, pareils à ceux qui, fixés du côté de Vizya, servirent, dès la fin du XIII-e siècle, les empereurs byzantins eux-mêmes.

De même en Épire. L'Église d'Ianina reçoit en 1324 un privilège d'Andronic Paléologue, qui lui accorde, avec ses domaines, leurs laboureurs, des «fils de Coumans», des Roumains d'outre-Danube, comme Geamandura (Τζαμάντουρας), Cucuvrica, des *cete* de Valaques balcaniques (στίχοι Βλάχων), comme les Mountziades, les «Valaques de Chalkeus» (τοῦ Χαλκέα), leurs kalibes, ou colibe (en roumain), leurs καπνοί, comme ceux

qu'avait donné l'aventurier Syrgiannes, entre eux un Vișotă (Βισο—τᾶς); il y a aussi des Valaques soldats et des Valaques exempts du service militaire, ἀστράτευτοι; il y a des bergers qui fréquentent les marchés et les foires.

Les Byzantins, un Théodore Prodrome, connaissent aussi, comme les Ragusans, le fromage des «Valaques»: Ἀγόρασε καὶ βλάχικον σταμ—
ναρεᾶν τυρίτζιν,
et même les vêtements de laine fabriqués par les femmes de ces bergers. Un morceau de vers parle du manteau, de la *capa* fabriquée par une Valaque:

κάππα μου, πάλιν κάππα μου
παλαιοχαρβαλωμένη,
κάππα μου, ὅταν σ' ἔθεκεν ἡ Βλάχα
νὰ σὲ ἴσάνη,
πολλὰ δάκρυα σὲ γέμισεν καὶ
στεναγμοῦς μεγάλους.

Certains de ces stratiotes jouèrent un très grand rôle dans l'histoire de la péninsule au XV-e siècle. Tels ces Balchas, créateurs de la principauté albano-serbe de la Zenta dont l'origine roumaine est admise par Jireček; tels aussi ces Zénébissi, dont un des chefs, Ghin, se mêla dans affaires de l'Épire au commencement du siècle, pour entretenir ensuite des relations suivies avec la République de Venise. Tel, ensuite, ce Balica, qui devint à la même époque seigneur de Cavarna sur la Mer Noire et qui soutint, au commencement d'une carrière qui devait en faire un seigneur des bouches du Danube et du littoral de la Mer Noire, un parent des empereurs de Constantinople et un despote byzantin, le condottière, Roumain lui aussi, d'après son nome, Dobrotitsch (fils de Dobrota), et son frère

Théodore, qui n'eut pas la même chance. On trouve des Roumains des Balkans au service de Venise, à Corphou et dans la Morée, alors que des Roumains danubiens font la garde à Caffa en Crimée.

D'autres Roumains balcaniques avaient commencé à être établis en même temps que les Albanais sur les biens accordés dès la fin du XIII-e siècle par les rois de Serbie aux monastères de leur fondation. Dans le diplôme du roi Étienne Milioutine, dans celui d'Ouroche, dans celui d'Étienne Douchane ils portent des noms de tout point semblables à ceux qui sont usités aussi bien chez leurs frères du Danube que chez leurs autres frères de Thessalie: Brádel, Fecior, Neagul, Radul, Stanul, Hranul, Staiul, Raiul, Roman, Șerban, Dragnea le Vlachiote, Drajul Mărăcine. Ils ont, dans leurs villages et leurs «catouns», dans leur métoques (possessions) des juges et, au-dessus des juges, des cnèzes ou primikères à leur tête; ils portent le nom de ce cnèze (de Barbu, par exemple, viennent les Bărbulești). Ils donnent une dîme de leur troupeaux, une brebis sur cinquante, la *quingagesima ovium* usitée en Transylvanie au profit d'autres maîtres étrangers, ainsi que des présents: des têtes de bétail, des peaux; puis, bien entendu, une dîme sur les produits de leur labour aux champs et dans les vignes; ils ont aussi l'obligation de faire des transports de sel et de travailler sur le domaine des moines; il y en a qui font des services d'artisans, forgerons ou, tout simplement, de serviteurs et de gardiens. Des charges plus lourdes pèsent sur ceux qui sont engagés spécialement pour travailler sur le domaine réservé du couvent.

Dès le IX-e siècle des Roumains portant les mêmes noms se rencontrent dans les montagnes du *hinterland* de Raguse: un Neagul, un Dracul. Ces «Valaques de la montagne» *Vlachi de Montanea*, habitent dans les mêmes régions, comme pâtres, vendant leur fromage dans la ville, et comme conducteurs de caravanes jusque vers 1400; ce *caseus valachicus* s'appelle aussi *caseus morlachus*. Ils portent des noms comme Gradul Radul, Vladul. Parmi leurs tribus on cite les Mogochi (de Mogos), les Pipéri, du côté de la Zenta. On s'accorde à reconnaître des mots roumains dans les noms de montagne comme Durmitor ou même le Visitor.

A une époque qui paraît n'être pas plus ancienne que le XIV-e siècle, en relation avec les invasions turques, qui amenèrent, outre la grande émigration vers l'Italie méridionale et la Sicile, des établissements d'Albanais dans l'Istrie, des milliers de Valaques se fixèrent dans les mêmes régions istriennes, du côté de Castelnuovo, d'Albona, etc., où ils conservent encore leur langue, bien que fortement corrompue par le mélange, toujours plus fort, d'éléments slaves.

Des Morlaques, des Maurovlaques, «Valaques Noirs», ou Uscoques, habitaient jadis tout le littoral de l'Adriatique. Petancius, décrivant les itinéraires de croisade, mentionne vers 1500, à côté des Rasciens, les «Valaques qui occupent les régions montagneuses; c'est une espèce d'hommes sauvage; leur richesse sont seulement les troupeaux et le bétail». Et, un peu plus tard, Benedikt Curipeschitz, dans son itinéraire (1530), signale ces Valaques qui sont appelés aussi «Zitzes»,

c'est-à-dire *Cici* (nom qu'on donne aussi, comme aussi celui de *Ciribiri*, aux Roumains de l'Istrie), ou Martolodsches (espèce de milice de frontière chez les Turcs). Ils passèrent plus tard, en tant qu'ils ne furent pas détruits dans leurs longs conflits de pirates avec les Vénitiens, car ils étaient le plus souvent au service des Turcs, dans la Bosnie voisine. De Bosnie ils émigrèrent ensuite en Croatie et sur les confins militaires des possessions autrichiennes. Au XVI-e siècle, et jusqu'après 1600 même, on les trouve, parlant déjà un dialecte slave, mais gardant leurs ancienne organisation, avec de *cete*, sous des Voévodes et des cnèzes qu'ils appellent aussi *harambaches* et agas, à la turque, et leurs noms étaient ceux caractéristiques pour toute la nation, noms portant encore l'article final, appartenant à l'époque la plus ancienne: Dracul, Frîncul, etc.

Un des leurs, Gaspard Gratiani, devint interprète de la Porte, duc de Paros et de Naxos et enfin prince de Moldavie à ce commencement du XVII-e siècle. Le nom de Valaques demeura à cette population même alors qu'ils s'étaient confondus complètement, en Esclavonie et en Syrmie, avec les Serbes, leurs voisins. L'«évêque des Valaques» accepta de passer à l'Église romaine en 1688, après que la Maison d'Autriche eût conquis les territoires près de la Save et de la Drave qui avaient appartenu jusqu'alors aux Turcs: on donnait à cette époque couramment l'équivalence: «Vlachi sive Rasciani», «Roumains ou Serbes». Les noms de ces colons sont maintenant serbes, mais l'ancienne organisation, avec des Voévodes et des cnèzes (Knèz Vassil in Olassij),



Bergerie macédo-roumaine dans les montagnes d'Épire.

se conserve même après 1700. Un territoire en Esclavonie est nommé «Petite Valachie» (Kleine Wallachey), près de Pakarz): un évêque en portait le titre».

LES ROUMAINS BALCANIQUES SOUS LES TURCS

Dès 1430 Ianina fut conquise par les Turcs et la conquête d'Arta suivit, sous le même Sultan Mourad II, en 1449. Quant à Bodonitza, le port naturel de cette Valachie, qui faisait passer par cette issue les grains de la riche plaine thessalienne, elle avait succombé déjà auparavant en 1414, à une attaque ottomane.

Les Roumains devenaient ainsi les sujets du nouvel «empereur» ottoman. Ils ne furent pas soumis cependant, car ce n'était pas la coutume dans l'État des Sultans, au même régime que d'autres peuples conquis. Le respect des anciennes libertés, des privilèges accordés par

les souverains chrétiens était une des normes principales du système turc. Déjà sous les Serbes il est question d'un «capitanat», d'un képhalation de la Valachie. Le κεφαλή byzantin, le *joupan* serbe, devint, ici comme ailleurs, dans le nouvel Empire païen, un kéfalia.

Nous ne connaissons pas le texte même des privilèges accordés par les Turcs aux différentes contrées, aux groupes divers, aux bourgs qui, comme Metzovo, commençaient à se former au moment où les grandes villes du passé se trouvent en pleine décadence. Mais la tradition en a conservé les clauses, strictement observées par les gouverneurs musulmans de la province. D'après Pouqueville, ils étaient «dédiés» à la Sultane Valideh, à la mère du Sultan régnant. Les revenus qu'ils devaient au trésor de leur protectrice, revenus qui étaient recueillis exclusivement par leur propres agents, étaient versés à ce vingt-uniè-

me bureau du tefterdar qui portait le nom des Malacasses. Chaque village, chaque bourg, chaque ville avaient, selon l'ancienne coutume roumaine, qu'on rencontre aussi au deçà du Danube, un Conseil de vieillards, auquel étaient soumises toutes leurs questions; à la place des lois il y avait la tradition immuable. Des armatoles sous des chefs chrétiens formaient la gendarmerie du pays. Quatorze capitaines avaient les soins du gouvernement à l'époque de Soliman-le-Magnifique.

On connaît aussi, par ce que rapporte un historien grec moderne, le privilège spécial accordé aux habitants de Metzovo, au nom desquels s'était présenté devant le Sultan, au XVIII-e siècle, un certain Stérié Floca; les bergers conservaient leurs terres de pâture dans la Thessalie et l'Épire aussi bien que dans la Macédoine, avec le droit de faire la garde des routes et des passages; le séjour des musulmans dans la région était formellement interdit; elle avait le droit d'asile; l'Église conservait un exarque; soumis au cadî de Livadia et en dernière instance au Pacha de Nègrepont; les Metzovites ne devaient que la somme de 113.000 aspres au Trésor impérial.

Ces bourgs, Metzovo, Siracou, Kalarités, gagnèrent à cette époque une importance qu'ils n'avaient pas eue auparavant, et, comme disciples des Turcs plutôt que de leurs voisins chrétiens, des Roumains vinrent s'y établir comme artisans: ils furent bientôt, surtout en ce qui concerne le travail des métaux, parmi les plus réputés et les plus recherchés.

Les Roumains du Pinde n'attendaient qu'une occasion favorable pour pouvoir manifester leurs quali-

tés d'intelligence, d'initiative et d'habileté. Elle se présenta au dix-septième siècle.

Jusqu'à la paix qui finit la guerre de Chypre, Venise conservait encore, même après avoir perdu, dès 1501, Durazzo, une partie de ses ports albanais, Antivari et Dulcigno Budua. Mais pendant les malheurs qui suivirent la brillante victoire de Lépante, les deux premières de ces places si importantes furent perdues, et pour toujours. Budua seule ne pouvait plus remplir une mission économique dans les Balcons. Il fallut donc abandonner cette Via Egnatia, cette ancienne route romaine qui, lorsqu'on ne voulait pas suivre la voie par Mer, avait servi jusqu' alors le commerce vénétien.

Ce commerce se dirigea donc vers l'Épire, qui en fut toute renouvelée, et vers la Macédoine, qui vit le retour des temps de sa prospérité lointaine. La Thessalie, au contraire, après l'agitation qui l'avait signalée aux historiens pendant environ quatre siècles, était retombée dans son insignifiance. On se demanderait, n'était la nombreuse population valaque qui vit encore dans cette belle région, devenue une province du royaume de la Grèce, si la race énergique qui avait donné son nom à la Grande Valachie y subsistait encore. Lorsque, vers la fin du XVI-e siècle, les moines des Météora s'adressèrent pour des aumônes au prince de Valachie, Mihnea, dans lequel ils voyaient une «Majesté Impériale», ils ne mentionnent guère la qualité nationale de cette population de paysans dont étaient entourés leurs rochers. Mihnea soutenait aussi le monastère de Blatadon (Tschaouch-Monastir), à Salonique. ■

ORIGINEA TRACĂ A MACEDONENILOR PREROMANI

de Prof. N. P. VAIDOMIR

(urmare)

AGRIANII

Sunt un grup trac, care locuia în munții Rodope și regiunea fluviului Strimon. După A. Th. Samotrachis, Agrianii ar fi un «...popor peonic, locuind în jurul munților Rodope și ținuturile fluviului Strimon». Cum Peonii erau Traci, rezultă, în mod firesc, că și Agrianii erau Traci.

Din recutul lor istoric se aminteste că, în războiul peloponesiac, au luptat sub regele Traciei, Sitalche contra Macedonenilor. Agrianii au fost supuși de Alexandru cel Mare. Și cum ei erau celebri călăreți, au jucat un rol important în expedițiile acestuia. Cu numele de Agrian întâlnim și un râu, afluent al Ebrului (Marița), deci o regiune tracă. Unii autori greci încearcă să prezinte pe Agriani ca un neam grec.

PELAGONII

Ei locuiau regiunea Pelagonia, de la sudul Dardaniei, udată de râul Erigon, afluent al Axios-ului, și mărginită la Nord de munții Varvuna, care o despart de Iliria; la Sud-Vest este mărginită de munții Barnus, iar la Sud cu Linghistia; cu Almopia la Sud-Est și cu Peonia la Vest, corespunzând azi cu Macedonia nordică sau sudul Serbiei, anume regiunea Bitoliei, compact locuită de Români. Sunt indicii că ei ar fi aparținut grupului trac, tocmai pentru faptul că învățatul grec H. I. Macaronas îi consideră «rude cu

Pelasgii».

Pelasgii, după cei mai autorizați cercetători, sunt locuitorii cei mai vechi ai Greciei de azi (deci preelini). Ca neamuri pelasgice sunt considerate neamurile tracice. Deci dacă Pelagonii sunt priviți ca Pelasgi, aceasta se datorește tocmai faptului că ei erau Traci. Aceasta rezultă și din numele lor, care au aceeași rădăcină: Pelagonii, Pelasgii. Pelagonii au locuit, la început, în ținuturile fluviului Axios de sus, de unde au fost împinși de Peoni și s-au stabilit în câmpia Erigonului, adică în regiunea delimitată mai sus. De aici au împins, la rândul-le, în jos, pe Oresti. Filip al II-lea, pe la 359, îi anexează la statul macedonean. Profesorul de istorie bizantină de la Universitatea din Atena, K. Amanatos, încearcă să dovedească, contrar afirmațiilor lui Tucicide, că în Macedonia ar fi rămas, în coborârea lor spre sud, Greci, și această afirmație și-o bazează tocmai pe numirile existente în Macedonia, de: Macedoni, Pelagoni și Oresti.

Cât privește pe Macedoni și Oresti cum vom vedea, sunt departe de a fi Greci. Pelagonii ar fi Greci, deoarece ar avea nume grecesc. Dar numele de Pelagoni are aceeași origine ca și acela de Pelasgi și ambele ar fi date de Greci.

K. Amanatos precizează însă că... «*aceste nume sunt create de Greci*», dar... «*nu după un criteriu etnologic*».

Numele de Pelasgi ar veni din grecescul Pelag-schi și ar însemna locui-

torii de la șes.

Tot K. Amantos consideră pe Pelasgi ca «...cei mai vechi locuitori ai Greciei».

Faptul că Pelagonii sunt priviți ca rude cu Pelasgii, cei mai vechi locuitori ai Greciei, înseamnă că ei au fost locuitorii preelini, deci cu mult mai vechi decât Grecii și că deci ei nu puteau să fie Greci.

Faptul că sunt cunoscuți sub nume grecesc, aceasta nu dă nici o indicație asupra «naționalității» lor, pentru că numele de Pelasgi sau Pelagoni ar fi creațiuni ale scriitorilor greci și dacă ei i-au numit într-un fel sau altul, aceasta nu are nici o valoare etnică, după cum recunoaște de altfel și K. Amantos. La început Pelagonii sunt menționați ca locuind regiunea fluviului Axios, ori dacă ei ar fi fost un rest din Grecii rămași de pe vremea coborîrii lor spre Sud, aceștia ar fi trebuit să fie Dorienei, pentru că de ei se vorbește a fi rămas în Macedonia.

Dar Dorienei nu puteau rămâne în regiunea Axiului, care este cu mult

spre răsărit de calea pe care au coborât Dorienei, cu atât mai mult cu cât însuși Tucidide constată că n-au rămas Greci în Macedonia la coborîrea lor, ci ei s-ar fi ridicat mai târziu, dinspre sud.

Insuși K. Amantos constată că «...pe la 1200 î.e.n. se cobora un alt neam grecesc, Dorienei, care au venit pe o cale mai vestică și s-au amestecat cu Ilirii». Și această cale o delimitează K. Amantos ca fiind prin: Iliria, Epir, Etolia, Acarnania, Locrida, Focida, Peloponez, cel mult dacă ar fi atins Macedonia vestică, deci n-ar fi avut ce căuta în valea fluviului Axios.

Această părere am menționat-o ca să se vadă cum se contrazice K. Amantos, pentru că Tucidide nu admite să fi rămas Greci în Macedonia, din vremea coborîrii lor dinspre nord. Iar Grecii care, după Tucidide, s-ar fi ridicat mai târziu în Macedonia, nu pot fi decât cei veniți pe cale colonială.

Deci, în nici un caz, Pelagonii nu pot fi Greci, ci mai degrabă o ramură a numerosului neam al Tracilor.

TRACO-ILIRII MACEDONIEI APUSENE

În timp ce locuitorii Macedoniei răsăritene și nordice sunt Traci propriu ziși, acei ai Macedoniei apusene sunt un amestec de Traci și Iliri, adică Traco-Iliri.

Pentru a nu se crede că Ilirii ar fi fost cumva alt popor, menționăm că Tracii și Ilirii, chiar dacă nu vor fi format aceeași masă etnică, au fost totuși două ramuri în de aproape înrudite, încât cercetătorii de specialitate nu găsesc nici o deosebire între ei, în afară de aceea a numelui. În această privință cităm din Dr.A. Balotă (*Le problème de la continuité, pag.81-82 și 93*): «Tracii și Ilirii constituie mai degrabă două forme paralele compa-

rabile termenilor «moldav și valah» și nu ascund nici o diferențiere etnică».

Cei vechi nu desemnau prin denumirile de Trac și Ilir două popoare diferite, ci doi termeni geografici teritoriali»...«Izvoarele vechi grecești și latine nu pot, în nici un chip, să confirme clar și categoric o diferență etnică între Traci și Iliri».

De altfel aceste nume...«Ilir și Trac, care apar din sec.V î.e.n. nu reprezintă în documentele vechi nume etnice proprii a două popoare distincte, ci numele date de Greci primelor triburi cu care au venit mai întâi în contact, generalizându-le apoi, după sensul lor geografic și teritorial»....

«Alături de aceste nume generice, apare în scrierile vechi un nume propriu pentru fiecare trib»...«Numele de Iliri, după scrierea latină, a fost dat de Romani, în general, triburilor și teritoriului situat la apusul peninsulei, în timp ce acela de Traci fu generalizat în același timp, pentru triburile situate la estul peninsulei, rămase încă mult sub influența greacă»...«Între Traci și Iliri n-a putut să existe niciodată o prăpastie etnică și lingvistică».

Următoarele neamuri: Eordeii, Elimiții, Orestii și Linghistii formau populația preromană a Macedoniei apusene, care corespunde azi cu județele: FLORINA și COJANI -ambele compact locuite de Români- făcând parte din statul Greciei.

Asupra originii acestor locuitori este suficient să cităm opinia arheologului grec K. Gheroiani, care consideră pe locuitorii Macedoniei apusene ca Iliri. Cităm din Marea Enciclopedie Greacă, vol.X, pg.446:

«Dintre ținuturile cele mai înalte, care formau limitele extremității apusene a vechii Macedonii și care toate erau locuite de națiuni aparținând, după cum se vede, marelui grup iliric, cel mai aproape [ținut], așa numit Eordea, s-a unit foarte de timpuriu cu regatul macedonean, pe când celelalte: Elimea și Orestia de pe râul Aliacmon, și Linghistia de pe râul Erigon, și-au păstrat până la Alexandru cel Mare, pe șefii lor naționali, care au recunoscut stăpânirea regilor din Macedonia, după razboaiele persice».

Deci arheologul grec K. Gheroiani confirmă, în mod categoric, că ținuturile Macedoniei apusene erau locuite de...«națiuni aparținând marelui grup iliric», că unele din aceste ținuturi s-au unit de timpuriu cu regatul macedonean, iar altele...«și-au păstrat până la Alexandru cel Mare pe

șefii lor naționali».

Dar Gheroiani fixează și ținuturile Macedoniei apusene, ca: EORDEA, care corespunde azi cu plasa cu același nume, din județul Cojani, anume partea de nord-vest a județului; ELIMEA plasa Grebena, sudul județului Cojani, și ORESTIA, sudul județului Florina.

Cu alte cuvinte, ținuturile de azi ale Macedoniei apusene, corespunzând cu județele Florina și Cojani, ambele locuite azi de Români, din timpuri imemorabile și până la Alexandru cel Mare [336-323], adică cel puțin până în sec.al IV î.e.n.... «erau locuite de națiuni aparținând marelui grup iliric». Neamurile iliro-trace, care se constată a fi locuit Macedonia apuseană, sunt deci:

1. EORDEII, țara Eordea, formând azi plasa cu același nume, cade în partea de nord-vest a județului Cojani-Grecia.

2. ELIMIȚII, țara Elimea, corespunde cu plasa Grebenei, reședința în Grebena, sudul județului Cojani.

3. LINGHISTII, țara Linghistia, corespunde cu nordul județului Florina-Grecia.

4. Orestienii, țara Orestia, corespunde cu sudul județului Florina, având ca centru Argosul Orestiei, (azi Hrupiștea).

EORDEII

După G. D. Capsalis, Eordii, Eordeii sau Eordienii locuiau regiunea dintre lacul Begarius și munții Vermion, adică sudul județului Cojani, iar după H. Macaronas, Eordeii...«erau de rassă peonică», cu alte cuvinte Traci de nuanță peonică. La rândul său, arheologul K. Gheroiani îi dă ca națiune ilirică.

Adevărul este că originea Eordeii-

lor este traco-ilirică, un amestec de Traci și Iliri. Este și firesc să fie așa, pentru că Macedonia vestică reprezenta hotarul dintre ramurile tracice și ilirice. Aici ramurile acestea se întâlneau, fără să se poată stabili un hotar precis între ele, și din cauza strânsei lor înrudiri; ei apăreau când ca Traci, când ca Iliri, de aceea le putem spune, fără a greși, Traco-Iliri.

Că Eordea era o țară traco-ilirică se dovedește și prin diferite fapte de ordin istoric. În Eordea se semnalează prezența neamului trac al Peonilor. La un moment dat, în această țară, se coboară un trib iliric, din provincia ilirică Eordea, de la nord de râul Eordaic. Așezându-se în Macedonia apuseană, ei au dat și acestei țări numele de Eordea.

Această țară, scrie Gheroiani... «s-a unit foarte de timpuriu cu regatul macedonean». Locuitorii își vor păstra numele de Eordei, cu care îi vom găsi în timpul războaielor medice (secolul al V-lea î.e.n.).

De acest ținut se mai amintește și în epoca războaielor macedo-romane, ca și în timpul stăpânirii romane în Macedonia. Această țară iliro-tracă a avut ca oraș principal pe Eordea (azi satul Pîrgos), care a dăinuit până în sec. al III-lea e.n., când a fost distrus de invaziile barbare. Alte orașe se pot aminti: Arnissa, Vegoia și Celle.

E L I M I Ț I I

Asupra acestui grup avem puține date. Ei aparțin însă neamului iliro-trac. Este destul, în această privință să amintim că arheologul grec K. Gheroiani înglobează și țara aceasta Elimea, printre «ținuturile cele mai înalte, care formau limitele extremității apusene a vechii Macedonii, și

care toate erau locuite de națiuni aparținând, după cum se vede, marelui grup iliric». Printre orașele principale se amintesc: Elimea, capitala ținutului, pe locul Grebenei de azi (oraș exclusiv românesc), apoi Aene, Fratira, Filache, etc.

O R E S T I I

Arheologul grec H. Macaronas îi consideră pe locuitorii Orestiei ca un vechi popor al Epirului, din cauza vecinătății cu această provincie, fără însă a se pronunța asupra originii lor. În altă parte însă Macaronas, vorbind despre neamul trac al Peonilor, spune că...«*Orestia era înainte locuită de Peoni*», deci prin aceasta ea apare ca o țară tracă, locuită de Tracii peoni.

K. Gheroiani socotește țara Orestiei ca unul din ținuturile Macedoniei apusene, locuită de națiuni aparținând marelui grup iliric.

Ca și Elimea și Linghastia, Orestia și-a păstrat conducătorii naționali până la Alexandru Macedon.

Ca orașe principale în Orestia se amintesc: *Orestia*, capitală, Argosul Orestiei (azi Hrupiștea, locuită exclusiv de Români), Celestrum (azi Castoria, cu un mare număr de Români). Toponimia păstrează ceva din numele acestui neam. În Trația propriu zisă, la Odrizi, pe Ebru, se găsește un oraș cu numele de Orestia, care, înainte de a se numi astfel, ar fi purtat numele trac de Uscudava (azi Adrianopol).

În județul Ebru-Grecia, provincia Tracia, este astăzi plasa Orestia, cu orașelul Noua Orestia. Lacul Castoria de azi, de lângă orașul Castoria, se numea Orestia.

Aceste toponimice arată că Orestia sau Orestii sunt nume frecvente la Traci.

L I N G H I S T I I

După A. Th. Samotrachis, locuitorii Linghistiei ar fi «*de neam macedonean*». În ei însă nu putem vedea decât tot un neam iliro-trac.

Precum am arătat la capitolele despre Eordei, Elimiți și Oresti, Linghistii sunt și ei, -după arheologul Gheroiani,- o națiune aparținând marelui grup iliric, țara lor fiind o parte din Macedonia apuseană. Nu numai atât, dar însuși numele de Linghisti, ca și acel de Oresti, este un indiciu puternic, pentru aceste două ramuri, că aparțineau neamului iliric, datorită unei particularități topice ilirice, anume grupul -st- pe care îl cuprinde în sine termenul de Linghisti, ca și acel de Oresti.

Această constatare o face istoricul grec K. Amantos, care scrie că: «*în Macedonia vestică locuiau Linghistii, al căror nume are particularitatea topică «st» ilirică, care corespunde și în toponimicele de Terghesti [Triest], Karistos din Eubea, unde locuiau Driopii, probabil Dorienei amestecați cu Iliri*».

Deci numele Linghistilor, ca de altfel și acela al Orestilor, are o particularitate ilirică, ca și Karistul din Eubea, care nu este străin de o origine ilirică. Numai pe baza acestui argument de ordin filologic și am fi îndreptățiți să conchidem că atât Linghistii cât și Orestii aparțineau neamului iliric.

Dar chiar dacă Linghistia nu ar fi fost o țară traco-ilirică mai înainte, ea ar fi devenit ulterior, pentru că se constată că, la un moment dat au coborât în această țară, după afirmația lui Ptolemeu, un neam iliric, anume Scirtonii sau Scirtarii, care locuiau la hotarele Macedoniei. Datorită marelui lor număr, ei vor

da Linghistiei numele de Scirtonia și vor întemeia orașul Scirtonia, care va fi popas pe via Egnatia, între Lihnit și Ieraclea (azi regiunea locuită de Români, a Bitoliei).

Dacă luăm acum, în parte, județele macedonene dinaintea de 1941, așa cum sunt delimitate prin ultima împărțire administrativă a statului grec, județe în care elementul românesc trăiește, fie în masse compacte, fie în majoritate, sau în cel mai rău caz, ca un element bine reprezentat, *vom constata că toate aceste județe formau în antichitate, adică acum 2500 de ani, niște provincii tracice sau iliro-tracice, locuite de neamuri tracice sau ilirice, fapt ce reiese clar din cercetările învățaților greci, astfel:*

1. Județul *Cavala* corespunde cu provincia *Edonia*, locuită de *Edoni*, Traci după G. D. Capsalis și A. Th. Samotrachis, și de *Sapi...* «*popor trac, locuind partea de răsărit a Macedoniei*» (A. Th. Samotrachis și G. D. Capsalis).

2. Județul *DRAMA* corespunde cu provincia tracă *Odomanția* ai cărei... «*locuitori Odomanții, după Herodot, erau Peoni; după Tucidide Traci*». (H. Macaronas).

În *Odomanția* mai erau *Dantiliții...* «*națiune tracă, care locuia în jurul muntelui Emus*» (G. D. Capsalis) și *Derseii* ... «*popor trac, locuind în partea de nord a regiunii de jos a râului Strimon*» (I. Stamatacos).

3. Județul *Seres* corespunde cu provinciile tracice: *Bisaltia*, *Sintia*, *Crestonia*, locuite de neamurile tracice: *Bisaltii...* «*popor al Macedoniei răsăritene și al Calcidiceii, de origine tracă*» (A. G. Dalezios), ca și după G. D. Capsalis și K. Gheroiani; *Sintii...* «*neam trac, locuind regiunile numite Sintia*» (A. Th. Samotrachis) și *Crestonii*, care locuiau antica

(continuare în pag. 16)

NOI, TRACII

AL DOMNULUI IOSIF C. DRĂGAN

Frunzărind, în continuare, dosarul cu corespondența în legătură cu opera NOI TRACII a D-lui Iosif Const. Drăgan, spicuiam alte aprecieri valoroase și competente, care scot în evidență meritele incontestabile ale acestei istorii multimilenare a poporului român, acest «VECHI TESTAMENT» al neamului românesc», cum îl denumește economistul Jordan Demetrian din București, afirmând că pe «cel NOU urmează să-l scrie generația prezentă și cele viitoare», care vor înscrie pagini glorioase de fapte și eroi, și vor vorbi despre o «Intregire de neam românesc, care să dureze la *infinit*».

În entuziasmul lor, mulți cititori văd în această lucrare «un adevărat eveniment și o transformare a mentalității românești» - cum scrie Vasile Iftode din Petrodava (Piatra Neamț) - calificând-o drept «Călugărenii» spiritualității neamului românesc, pe care-l va scoate din rătăcire spre adevăratul drum al genezei noastre».

Profesorul Ștefan Mihăilescu din Breaza, arată marea însemnătate a operei, pentru cunoașterea trecutului românesc «nu numai prin conținutul ei, ci și prin stilul alert în care este prezentată. Majoritatea lucrărilor de istoria Românilor sunt greoaie, greu de citit sau chiar ilizibile pentru marele public. Spre deosebire de ele, lucrarea Dvs. *se citește ca un roman, în care personajul principal este poporul român*. Mai reali-

zase cândva aceasta, cu mijloacele vremii, Dimitrie Cantemir în *Hronic*».

Confirmând valoarea unor idei și teorii care «plutesc în aer» de mai multă vreme și cărora le-a venit vremea și rândul să fie «fixate» pe hârtie, Doamna Maria Șuțu din Brașov își arată «marea satisfacție intelectuală» prin citirea acestei cărți, căci a «cunoscut prin ea istoria poporului trac, *ai cărui descendenți suntem*». Și, referindu-se la trecut, remarcă just că «în școli am studiat istoria multor popoare antice, dar aproape nimic despre acest mare și vrednic popor trac. Sinteza admirabilă ce-o prezentați asupra faptelor istorice din viața acestui popor și asupra aportului la cultura europeană, constituie o contribuție deosebit de importantă pe tărâm științific și educativ, căci ne deschide nouă, celor mulți, un orizont larg și splendid asupra strămoșilor neamului românesc, ni se umple inima de sentimentul mândriei naționale și este, în același timp, un argument hotărâtor în fața celor care mai neagă permanența noastră aici...», încheind că «opera NOI, TRACII devine cartea de căpătâi a fiecărui Român adevărat...».

Încercând o mai profundă analiză a ideilor cuprinse în operă și a misiunii istorice pe care o are de îndeplinit această carte profetică a d-rului Iosif C. Drăgan, Domnul Nicolae Balotă, prof. univ., critic și scriitor, scoate în evidență vizi-

nea profundă și îndrăzneță până la limitele temerității, care stă la baza edificiului pe care l-a construit. Comparându-l cu un Schliemann, lord Evans sau Gibbon, arată meritul autorului de a fi pătruns «în tenebrele unor epoci și târâmurii istorice «închise», acoperite de straturi milenare de uitare, ignoranță și eroare». Dar pentru valoarea și frumusețea expunerii, să cităm în întregime scrisoarea de care e vorba:

«Răgazul zilelor petrecute în timpul sărbătorilor, aici la Brașov, mi-a îngăduit să cercetez cu mai multă luare aminte cele două volume ale lucrării Dvs. *We, the Thracians and our multimillenary history*. Înainte de toate, primiți. Vă rog, caldele mele mulțumiri pentru această admirabilă carte, care se dovedește a fi o strălucită realizare a spiritului științific ca și a talentului de a elabora și a expune o frescă istorică amplă în dimensiunile ei și riguroasă în articularea elementelor ce o constituie.

Ceea ce constituie, fără îndoială, meritul esențial al lucrării Dvs. este originalitatea viziunii pe care ea o reflectă; o viziune profundă, unitară, coerentă și - de ce să nu o spunem - îndrăzneță până la limitele temerității - stă la baza edificiului pe care l-ați construit. Această viziune are, în nucleul ei original, o intuiție pe care numai marii intuitivi printre istoricii deloc «catedratici» au avut-o. Un Schliemann, un lord Evans, un Gibbon mai demult au fost împinși în căutările lor de câte o asemenea intuiție generatoare de viziune. Numele D-Voastră va fi legat de acela al «Traciei», ca și acela al lui Schliemann de al Troiei sau al lordului Evans de civilizația cretană. Ceea ce Vă apropie de acești mari exploratori este faptul de

a fi îndrăznit să pătrundeți în tenebrele unor epoci și unor târâmurii istorice «închise» multă vreme cercetătorilor, acoperite de straturi milenare de uitare, ignoranță și eroare. Ați atacat apoi acest domeniu vast, această *terra incognita* cu instrumentele cele mai moderne ale științei istorice, fără ca să Vă simțiți stingherit de opreliștile historiografiei de cabinet sau catedră. Dar, repet, meritele lucrării pe care ne-ați oferit-o derivă toate din faptul că la originea ei stă o intuiție excepțională și că studiul se bazează pe o remarcabilă viziune de ansamblu. Nu ați «tratată» doar, ca un profesor, un capitol vechi al istoriei, ci V-ați permis să proiectați o adevărată viziune nouă asupra lumii tracice și chiar asupra evoluției istoriei europene, în sectorul ei sud-estic și în special în acela privind evoluția Daciei.

De o deosebită claritate (permițeti-mi să o spun: latină!) este raționamentul care V-a călăuzit în planul expunerii D-Voastră. Un raționament întemeiat pe date, în care inducția și deducția se împletesc cu o eleganță ce-mi amintește faptul că ați fost un studios al dreptului roman. Sunt prea multe concepte, teze și - uneori când probele materiale lipsesc - ipoteze originale, în *We, the Thracians*, pentru ca să mă pot opri asupra tuturor. Poate cea mai interesantă teză (și mai «scandaloaasă», dacă vreți, în ochii unora) este aceea privitoare la statutul etnic-istoric al Tracilor. Credința Dvs. că Tracii nu constituie doar unul din acele «*lost peoples*» ale istoriei, că există o continuitate, că se poate vorbi, într-un sens, chiar de o *permanență tracică*, ce Vă îndreptățește să asumați formula îndrăzneț-pro-

vocatoare «noi, Tracii», această teză - zic - merită studiul aprofundat pe care l-ați dedicat lumii trace. De aici derivă, de altfel, revizuirea multor concepte istorice demult înrădăcinate, devenite solide prejudecăți, privind aria Tracilor, etnogeneza popoarelor indo-europene (domeniu în care ceea ce afirmați cu privire la antropogeneza locală este perfect întemeiat) ca și cu privire la aria traco-ilirică în primul mileniu a.Ch. la relațiile traco-scitice și traco-elene.

Pentru întâia oară datele arheologice, lingvistice, mitologice, elementele istoriei civilizațiilor - câte le posedăm în prezent - cu privire la lumea tracică, au fost nu numai coordonate, sintetizate, ci și interpretate într-un mod care să le asigure viața. Căci istoria nu este, în perspectiva D-Voastră, doar un receptacol de fapte moarte, ci o resurrecție a acestora. De aici vivacitatea expunerii, ca și împletirea necesară a construcției istorice cu pledoaria pentru o cauză vie, actuală.

În acest sens trebuie să remarcă că întreaga dezvoltare a teoriei continuității tracice (mă refer în deosebi la părțile VI-IX din volumul II), chiar dacă - în mod necesar - Vă

obligă la unele racursuri istorice, este în egală măsură opera unui istoric aplicat și a unui gânditor asupra fenomenelor istorice pe care le vede desfășurându-se și acționând nu numai în trecut, ci și într-un prezent, ba chiar și într-o perspectivă a viitorului. În fond, ca om de acțiune, ca un iubitor al Patriei noastre, ca și al Europei - continent drag sufletelor și spiritelor noastre - doriți să influențați, prin perspectiva pe care o deschideți asupra istoriei, asupra destinelor uneia și alteia. Viziunea istoricului se asociază, se conjugă cu aceea a profetului - în sensul profund, arhaic și activ al cuvântului. Iată o frumoasă menire pe care V-ați asumat-o, pe care - cu alte instrumente poate, pe alte planuri, - mi-am asumat-o.

Dar, poate cu alt prilej, voi reveni asupra reflexiilor mele pe marginea cărții D-Voastră. De asemenea mi-a dat mult de gândit atât de generoasa lucrare pe care ați patronat-o asupra «Pacificatorilor»... Vă doresc să continuați opera începută, care e o adevărată *work in progress*, și să aveți spor în toate întreprinderile Domniei-Voastre. ■

DIN ACTIVITATEA TRACOLOGICĂ A CENAACLULUI «TITU MAIORESCU» DIN BUCUREȘTI

În primul semestru al anului 1977, cenaclul «Titu Maiorescu» al Asociației Juriștilor din România a organizat numeroase manifestări publice de mare succes, dedicate CENTENARULUI INDEPENDENȚEI.

Astfel în cursul lunii martie, la Sinaia, a fost organizat un simpozion în colaborare cu asociația «Justiția», la care au participat juriști din toată țara. Manifestarea a fost sugestiv intitulată «Daciada cultural-sportivă a juriștilor». În aceeași pe-

rioadă Dr. Iosif Gabriel Chiuzbăian, președintele cenaclului, a publicat în revista «Săptămâna» nr.352 și 353/1977 două valoroase eseuri de inspirație tracologică, întitulate «Iubirea de patrie» și «Necesare lecții de patriotism».

În cursul lunii aprilie, la Sala Palatului R.S.România, a avut loc un important simpozion dedicat de cenaclu gloriosului jubileu.

În cuvântul de deschidere, președintele cenaclului I. G. Chiuzbăian a evidențiat printre altele valoroasa

contribuție (în ciuda unor înverșunate împotriviri din partea anumitor cercuri), a INSTITUTULUI DE STUDII ISTORICE ȘI SOCIAL-POLITICE de pe lângă C.C. al P.C.R. - condus cu mare competență și curaj de cunoscutul scriitor și om de știință *Ion Popescu-Puțurila* la elaborarea adevăratei istorii a neamului românesc.

Dr. Nicolae Copoiu, șef de secție la Institutul menționat, a evocat în continuare semnificațiile evenimentului omagiat, evidențiind contribuția pozitivă a membrilor Secției de Tracologie a cenaclului «Titu Maiorescu», al cărei președinte de onoare este Prof. Dr. Iosif Constantin Drăgan, pe tărâmul cercetărilor tracologice din România.

Au recitat din creațiile lor poeții Ecaterina Stroescu-Voiculescu, Alina Beiu, G. I. Chiuzbăian, George Colfescu, Atanasie Nasta, Cecilia Ionescu, Teodor Maricaru și Aristotel Pârvulescu. Au cântat artiștii emeriți Alexandru Grozuță și Mia Braia, precum și membrii cenaclului Liliana Ciulei, Mihai Cămărăscu (avocat), Victor Ursu (judecător) și Cristian Stănescu Gidea (procuror).

Fondurile realizate au fost depuse în «Contul Omeniei».

Aceași manifestare a fost susținută cu mare succes și la sediul Procuraturii Generale a R.S. România.

În ziua de 6 mai 1977, într-o sală arhiplină a avut loc simpozionul cu tema: «Istoria Românilor din perspectiva unor vechi instituții de drept autohton», organizat de cenaclu în cinstea Centenarului Independenței. În cuvântul de deschidere Dr. Iosif Gabriel Chiuzbăian s-a referit la sistemul juridic popular și la modul în care juriștii din cenaclu își pot aduce contribuția la dezvoltarea tracologiei, prin studierea unor vechi instituții de drept românesc.

Prof. Dr. Docent Zoe Dumitrescu-Bușulenga, vice președinte al Academiei de Științe Sociale și Politice, a vorbit despre ideea de independență la Români.

Interesante și valoroase expuneri despre unele vechi instituții de drept românesc, care demonstrează conti-

nuitatea și permanența noastră, au fost făcute și de juriștii Radu Popescu-Brădiceni, procuror la Procuratura Generală, și avocatul Teodor Bolintineanu.

În încheierea primei părți a simpozionului a luat cuvântul Prof. Dr. Iosif Constantin Drăgan, membru al Academiei de Științe din New York, președintele de onoare al secției de tracologie a cenaclului, care a vorbit despre Ideea de Stat și Drept la Traco-Daci, demonstrând încă o dată permanența și totodată vocația universală a spiritualității românești. Aplauzele furtunoase ale numeroasei asistențe au demonstrat înaltul nivel al expunerii făcute de cunoscutul om de știință de origine română.

În partea literară a simpozionului, criticii literari Nicolae Balotă și Emil Manu au prezentat cartea «Idealuri și destine» de Iosif Const. Drăgan, care a fost primită cu viu interes de cititorii din țară și din străinătate, bucurându-se, ca de altfel toate lucrările autorului, atât de inspirat, de un strălucit succes.

Au recitat poeziile dedicate centenarului independenței George Colfescu, Cecilia Ionescu, Ecaterina Stroiescu Voiculescu și René Zamfirescu. S-au bucurat de succes panselele umoristice ale procurorului Aristotel Pârvulescu, vice președinte al cenaclului.

În încheiere, un moment emoționant a fost oferit de juristul Alexandru Predescu, care a prezentat câteva figuri de eroi români din marele război pentru întregirea neamului, printre care și pe eroul cercetaș Haralambie Mateescu, care, la vârsta de numai 13 ani, a săvârșit mari fapte de vitejie, pentru care a fost distins cu «Virtutea Militară» Cl. I-a. A luat apoi cuvântul chiar eroul, care a fost întâmpinat cu vii aplauze.

În prezidiu au mai luat loc poeta Tereza Maria Moriglioni Drăgan, Emilian Nucescu, fost președinte al Tribunalului Suprem și al Asociației Juriștilor din România și generalul de armată Constantin Vasiliu Rășcanu, erou al României, fost Ministru de război. La manifestare au

mai fost prezenți Cornelia Drăgan, Prof. univ. I. C. Chițimia, director adjunct al Institutului de literatură George Călinescu, Prof. univ. Ștefan Airinei, membru al Academiei de Științe din New York, Vasile Vancea, director al editurii «Dacia», cunoscutul scriitor Traian Filip și alți oameni de cultură.

Simpozionul s-a bucurat de un mare succes.

În ziua de 19 mai a.c. a fost organizat un alt simpozion dedicat marelui jurist și om de cultură Titu Maiorescu, cu prilejul împlinirii a 60 de ani de la moartea amfitrionului spiritual al cenaclului. Profesorul universitar Gheorghe Bulga a vorbit despre viața și opera marelui critic. Dr. Iosif Gabriel Chiuzbăian, președintele cenaclului, a prezentat interesanta și documentata expunere intitulată «Ideea de patriotism la Maiorescu». Avocatul Paul C. Vlăhide, cu elocința-i cunoscută, a vorbit despre «Arta oratorică a lui Titu

Maiorescu». În încheiere Dr. Vasile Vetișan a prezentat concepția filozofică a mentorului Junimii.

Tot în cinstea Centenarului Independenței, sculptorul Constantin Iordache, membru al cenaclului, a organizat o expoziție de artă plastică cu tema istorică din viața Traco-Dacilor, în salonul expoziției Casei Centrale a Armatei, care s-a bucurat de un mare succes.

La invitația Comitetului de Cultură a județului Tulcea, Dl. Dr. Corneliu Belcin, membru al cenaclului, a ținut câteva conferințe privind istoria Traco-Dacilor, care au fost bine primite de un numeros public.

La ultima ședință care a avut loc înainte de vacanță, președintele cenaclului a anunțat că în perioada estivală membrii cenaclului vor participa la câteva excursii documentare și culturale, la invitația unor Comitete de Cultură din județele țării.

CONSTANTIN IORDACHE

(urmare din pg. 11)

Crestonie... «țară tracă» (A. Th. Samotrachis).

4. Județul *Kilchis* corespunde cu parte din *Peonia*, parte din *Botiea și Migdonia*, locuite de Peoni, pomei și de Homer, fiind... «neamuri tracice» (G.D. Capsalis și H. Macaronas); *Botienii*, care împreună cu Idonii, Sitonii, Bisalții erau națiuni tracice» (Gheroiani) și de *Migdoni*, de asemenea... «popor de origine tracă, locuind de foarte vechi timpuri în Migdonia» (A. T. Samotrachis).

5. Județul *Salonic* corespunde cu vechile provincii tracice: *Pieria*, parte din *Migdonia* și *Ematia*, locuite de Pieri... «popor trac» (G.D. Capsalis) și de *Migdoni*, de asemenea Traci.

6. Județul *Calcidica* corespunde cu *Peninsula Calcidică* de azi, făcea parte din Tracia și s-a numit astfel mult mai târziu, de la coloniile întemeiate de Grecii din orasul Calcis

(Eubea), având ca locuitori în antichitate pe neamurile tracice: Idonii, Sitonii, Bisalții și Botienii, (Gheroiani).

7. Județul *Cojani* corespunde cu vechile provincii: *Eordea și Elimea*, locuite de Eordei... «de rasă peonică», adică Traci (H. Macaronas) și de triburi ilirice.

8. Județul *Florina* corespunde cu provinciile *Linghistia și Orestia*, ai căror locuitori făceau parte din grupul iliric (Gheroiani).

9. Regiunea *Bitoliei* corespunde cu vechea *Pelagonie*, cuprinsă între râul Erigon și munții Varvuna, din sudul Serbiei, locuită de Pelagoni, un amestec de Iliro-Traci.

10. *Macedonia nord-estică*, cuprinsă între munții Orbelus și fluviul Axius, la nord și sud de munții Mesapion, azi făcând parte din Bulgaria, era locuită de Peoni, neam trac și de Agriani... «popor peonic», deci trac. (A. Th. Samotrachis).